

Où se trouve la vérité quand durant de longues années, Claude Arnaud ressentait avec la Corse ce sentiment si difficile à vivre qui se résume en deux mots : l'amour et la haine ? Aujourd'hui, son lien avec la Corse est apaisé. Dans *Le mal des ruines*, un récit initiatique, l'écrivain revient sur ce lien profond qui l'attache à l'île et particulièrement au village de Santa-Lucia-di-Mercurio, dont il est originaire. Il n'en oublie pas pour autant les dérives violentes qu'a connues la Corse : les plastiques, les exécutions, les compromissions mafieuses. Et résume la complexité de la Corse en une phrase : « Fouiller le cœur d'une telle île, c'est risquer de révéler un volcan ». Claude Arnaud, Corse par sa mère, de la lignée des Zuccarelli, fait référence à ce « mal des ruines » qui est celui qui frappe les archéologues s'immergeant dans les tombeaux des civilisations éteintes... Là encore, où est la vérité ? Entretien avec cet homme de mots et de lettres, mais également auteur de scénarii pour le cinéma - *Les histoires d'amour finissent mal en général* - *Nettoyage à sec* et le théâtre avec *Les salons* et *Le palais des pourritures*.

#### Pourquoi écrire aujourd'hui *Le mal des ruines* ?

Parce que je voulais depuis longtemps éclaircir le lien qui m'unit à la Corse, une relation assez singulière, qu'on pourrait qualifier d'amour-haine, mais qui s'est beaucoup apaisée, avec le temps. Je suis passé d'une adhésion totale, à l'enfance, à un rejet marqué à l'âge adulte, avant de retrouver une forme paradoxale d'enracinement dans le Cap, à distance des villages de ma famille, où je n'ai plus de foyer. Regagner l'île, c'est revivre mes années fondatrices et ressusciter indirectement tous ceux que j'ai perdus. Il y a très peu de régions d'Europe où l'on peut revenir, après un demi-siècle, et retrouver intacts les paysages de son enfance, la nature y opère d'elle-même ce « temps retrouvé » que j'ai voulu rendre avec mes mots, au plus juste, au plus vibrant aussi.

Au-delà du récit initiatique et introspectif, le *Mal des ruines* n'est-il pas au final un thriller psychanalytique pour découvrir qui vous êtes vraiment ? S'il y a un livre où j'ai cherché à savoir qui je suis, c'est *Qu'as-tu fait de tes frères ?* où la Corse figurait déjà en bonne place. Aujourd'hui, c'est l'île elle-même que je cherche à saisir, moins à travers son histoire, ses mœurs, son caractère supposé, que sa géographie. J'ai voulu faire parler ces montagnes qui se taisent depuis l'origine, ces aiguilles de Popolasca et de Bavella qui évoquent des dents sanglantes au couchant, ces bouquetins et ces pins laricio qui nous dominent de tout leur silence, ces masses prodigieuses de granit surgies de la mer qui cernent l'horizon et pénètrent jusqu'aux maisons, ces sangliers et ces laies qui rôdent autour de nos villages et n'attendent qu'un moment d'inattention pour reprendre toute leur place. L'omniprésence des bêtes, pour le petit citadin que j'étais, me tendait un miroir fascinant, jouer avec les lézards, tirer à la fronde les merles, nourrir les cochons avec nos restes... J'étais comme Alice au pays des merveilles.

De Paris à la Corse, où se trouve Claude Arnaud ? Je vis à Paris, je suis un fils du bitume. Mais avoir passé mes étés d'enfance en Corse, où vit toute ma famille, m'a enraciné dans ce paysage et m'a donné, via la nourriture, les paysages, les maisons aux toits de lauze, les odeurs, un ancrage profondément méditerranéen. Tout ce que j'aime sur terre se trouve en mer



INTERVIEW

Propos recueillis par Jean-Jacques Gambarelli

Photo AFP/Uiif Andersen

## « Je suis un fils du bitume avec un ancrage méditerranéen »

**Claude Arnaud.** - Il recevra aujourd'hui, au musée Fesch, le Grand prix littéraire de la ville d'Ajaccio : le prix du Mémorial. L'auteur maintes fois récompensé retrace dans « *Le mal des ruines* » paru chez Grasset, l'histoire des siens en Corse. Il évoque les vivants comme les morts, et notamment l'énigme d'un meurtre survenu en 2005 qui a fait ressurgir certains secrets de l'île

Tyrrhénienne, il ne manque à la Corse qu'un volcan, que je vais chercher en Sicile ou à Stromboli, mais on pourrait dire que la Corse est un volcan qui se serait totalement exprimé. Je suis la preuve qu'on peut avoir deux identités et tirer de cette richesse le meilleur, quand on accepte de les faire cohabiter. Mon rapport à l'île n'a rien de sacré, dès lors. Le cordon ombilical qui me rattache à elle est extensible. Je la cherche partout ailleurs, des îles Ioliennes à Haïti, durant les années où je l'évitais. Mes racines sont dans l'eau.

**La famille... Un lien indéfectible, mais forcément entravant ?**  
J'ai la chance d'avoir une famille

très nombreuse et très hospitalière. Et les souvenirs heureux que j'ai d'elle m'ont beaucoup aidé à tenir bon, quand j'ai perdu tour à tour ma mère et mes frères aînés, dans des circonstances dramatiques. Mais le « métier de vivre » ne s'apprend vraiment qu'en faisant un pas de côté et en s'affranchissant de tout lien qui ne soit pas intimement personnel. Un écrivain est un loup solitaire qui rôde autour des vies collectives, il ne peut être un animal de compagnie. C'est une solitude qui parle pour les autres, dit ce qu'elles ne peuvent avouer, et en cela je me reconnais aussi dans la Corse. L'île est seule, jusque dans son étymologie.

**La violence est omniprésente dans votre récit. En avez-vous gardé des stigmates psychologiques ?**

La violence a marqué la vie de l'île, quarante ans durant. La Corse - ma famille - a connu son lot de bombes, de règlements de compte et de crimes, et il est assez logique que mon livre en rende compte, on ne peut détourner le regard quand la « chose » arrive dans votre village. Un de mes frères aînés a disparu dans le golfe de Porto, et il m'est difficile d'arpenter nos côtes et de nager au large, comme j'aime à le faire, sans penser à lui. La mort semble être chez elle en Corse, mais l'île est aussi un remède puissant contre ses effets, de par la promesse d'éternité suggérée par son paysage inchangé. Aussi mon rapport à la violence est-il double : en tant que citoyen, je la supporte très mal,

tout comme l'intimidation. Elle marque à mes yeux une forme de défaite de l'intelligence et de régression collective. En tant qu'écrivain, je la perçois comme centrale.

Nos sentiments sont potentiellement violents, l'envie, la jalousie et la haine tout autant que l'amour ou l'amitié. Et l'envie de mourir le dispute en nous à celui de vivre, collectivement aussi bien. La violence reste donc un moteur dans la marche de l'Histoire. Disons qu'il faut apprendre à conduire avec le frein, en Corse en particulier.

**Recevoir le prix du Mémorial, vous qui êtes Corse, a inévitablement une saveur particulière. Est-ce la joie qui prédomine avant tout ? Ou bien un autre sentiment plus complexe ?**  
Je suis très touché de recevoir

ce prix, de la part de ce jury. Il est chargé d'émotions et source de fierté. Je pense à la joie qu'il aurait fait aux miens, s'ils étaient encore là. À Catherine Turchini-Zuccarelli, ma grand-mère, qui publia *Sandrina ou la jeune Corse sans sépulture* voici soixante ans, où elle essayait déjà, mission impossible, de cerner la Corse. À ma mère, qui écrivait comme elle respirait et que je n'ai pas eu le temps de bien connaître. À mes frères aînés, qui n'auront vécu, trop peu, que par et pour les livres. J'existe et j'écris sur leur place.

La remise du prix du Mémorial à Claude Arnaud, se fera aujourd'hui, vendredi 6 août à 19 h dans la cour du Palais Fesch - musée des Beaux-arts. Il sera également remis le prix Découverte du Mémorial 2021 à Marie-Paule Raffarelli-Pasquini pour son ouvrage *Napoléon et Jésus - L'arrivement d'un messie paru aux éditions du Cerf*.